

PRINCE-MOI, JE REVE

Un homme tente de gravir une tour dans un château.

LUI : Qu'il est haut ce donjon ! Si j'avais pu entrer par la porte au lieu de devoir escalader la muraille. Mes mains sont en sang, cent fois j'ai failli tomber... Je suis épuisé. Non seulement l'ascension de cette tour, mais la forêt sauvage tout à l'heure, les arbres hostiles, les lianes, les ronces à sabrer à coups d'épée... Et le dragon ! Heureusement cet imbécile a voulu traverser le lac pour me couper la route. Il a avalé de l'eau, ça a noyé les flammes qu'il crache par sa gueule, il s'est senti ridicule et a préféré retourner se coucher dans son antre... Ah, j'aperçois enfin la croisée. J'espère que c'est la bonne chambre, sinon je plonge dans les douves... Voilà la fenêtre. Je ne vois pas bien. Si, il me semble apercevoir une jeune fille allongée sur un lit. Elle me tourne le dos, c'est pas gentil... Tant pis, je casse le carreau et j'entre. (*Dont acte*)... Le bruit ne l'a pas réveillée ; il est vrai qu'un sommeil de cent ans, c'est profond... Un baiser, m'a-t-on dit. Je vais apposer mes lèvres sur son cou.

La jeune fille se retourne et pousse un cri

ELLE : Mon Dieu ! Quelle horreur !

LUI : Princesse Aurore, je présume ? C'est moi !

ELLE : Vous êtes le prince charmant ?

LUI : Prince, oui.

ELLE : Parce que charmant, on est loin du conte !

LUI : Désolé, il ne restait plus que moi de disponible.

ELLE : J'aurais dormi cent ans pour être réveillée par ça ?

LUI : Mon frère aîné était prévu, lui est très beau, mais il a toutes les princesses qu'il veut, il n'a pas jugé bon de traverser la forêt ensorcelée et de combattre le dragon pour vous délivrer. Alors mon père le roi m'a dit, moi le cadet, le mal aimé, le « sans terre », que je devais honorer le conte, le contrat je veux dire, d'autant que cela fera un second royaume à accoler au sien.

ELLE : Dites, on ne va pas se marier ?

LUI : C'est ce qui est prévu.

ELLE : Passer toute notre vie ensemble ?

LUI : C'est écrit.

ELLE : Et... ?

LUI : On devra vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants ? Oui.

ELLE : Horreur, je ne veux pas que vous m'approchiez. Tout à l'heure, quand vous m'avez embrassée, j'ai cru qu'un serpent glacé venait de s'enrouler autour de mon cou.

LUI : Charmant !

ELLE : Je ne vous le fais pas dire !... Pourtant tout va être organisé. Le château est lui aussi sorti de son sommeil, il va y avoir de grandes fêtes, j'entends déjà des sons de trompettes et de cloches.

LUI : Comment va-ton faire ?

ELLE : Je connais bien quelques jolis pages qui pourraient remplir le devoir conjugal, mais nous devons être symboles de fidélité, de loyauté, de bonheur familial. Sinon, nous serons chassés hors du royaume... Je vous plais, au moins ?... Je suis belle, non ?

LUI : Je ne sais pas, les femmes ne m'ont jamais vraiment attiré.
ELLE : C'est complet. Toute une vie bien ratée, ce n'est pas possible.
LUI : Le mariage, c'est comme ça.
ELLE : A la longue peut-être, mais le début est parfois agréable... Il faut trouver une solution.
Mon père m'a dit qu'après vous avoir épousé, je serai reine. Ca m'attire.
LUI : Pas moi. Je n'aime pas le pouvoir.
ELLE : Moi si. Je commanderai pour deux.
LUI : Je veux bien. La chasse, le tir à l'arc, un ou deux jouvenceaux de temps à temps qui me tourneront le dos pour ne pas voir ma face ignoble...
ELLE : Si on les paye bien, ils se tairont. Ou alors on les fera disparaître. Je ferai de même.
LUI : Vous pourriez avoir des enfants ressemblant à vos amants ?
ELLE : La mortalité infantile, qu'est-ce que vous en faites ?
LUI : Vu comme ça !
ELLE : Pourtant, il faut qu'on ait une descendance.
LUI : On dira qu'on est stériles.
ELLE : Non, on adoptera.
LUI : Qui ?
ELLE : Je connais une famille qui a beaucoup de mal à nourrir toutes ses bouches. On accueillera leurs lardons.
LUI : Comment s'appellent-ils ?
ELLE : Poucet. Les petits Poucet... On les élèvera. Tout le monde saluera notre abnégation, notre charité, notre dévouement envers les pauvres.
LUI : Parfait. Ils seront princes à leur tour et héritiers du trône.
ELLE : Nous serons des ogres de bonté !
LUI (*pensif*): Peut-être qu'avec la vieillesse je deviendrai beau. Ca arrive parfois.
ELLE : J'aime mieux profiter de ma jeunesse. (*Bruits divers*) Les fanfares s'approchent...
Mon joli prince, je suis très heureuse que vous soyez venu.
LUI : Et moi donc !

Elle se résout à lui prendre la main

ELLE : Bah, la vie n'est pas un conte de fées, mais si on s'arrange...

(janvier 2022)

UN TRAITRE BIENVEILLANT

Deux hommes (trentaine d'années) quelque part en Galilée, du temps de l'occupation romaine. L'un s'approche de l'autre qui est assis, absorbé dans une tâche qu'on ne voit pas.

L'UN : Alors, l'Isariote, tu médites ?

L'AUTRE : Je fais les comptes. Je suis trésorier, rappelle-toi.

L'UN : Et nous sommes toujours dans le vert ?

L'AUTRE : Nous passons dans le jaune. Les disciples baissent.

L'UN : Pourquoi ?

L'AUTRE : On ne leur propose plus rien de neuf, de nouveau, de... prospectif.

L'UN : Ah !

L'AUTRE : Ils en ont marre de t'entendre prêcher, parabolier.

L'UN : C'est ma vocation, ma mission.

L'AUTRE : Ils veulent du concret, du tangible, de l'avenir. Après les miracles, les adhésions ont monté en flèche. Le changement d'eau en vin à Cana, la guérison du paralytique, la marche sur les eaux, on a pris cinquante mille disciples en plus.

L'UN : Je ne suis pas un prestidigitateur, ce n'est pas ma raison d'être.

L'AUTRE : Je sais, mais n'empêche. Alors que tendre l'autre joue après avoir reçu une première gifle, là on en a perdu dix mille.

L'UN : J'ai été mal compris. Je n'aime pas la vengeance.

L'AUTRE : Pourtant, un bon coup de talion dans les valseuses quand l'autre vous a flanqué un gnon, c'est bêtement humain. Et ça soulage.

L'UN : La violence engendre la violence

L'AUTRE : Avant de faire rentrer ça dans les têtes, il faudra plus qu'un miracle.

L'UN : Je ne suis pas là pour plaire.

L'AUTRE : Exact, mais sans disciples, tu auras du mal à fonder une nouvelle croyance. Beaucoup trouvent même que tu n'en fais pas assez contre l'occupant.

L'UN : Je ne suis pas chef de guerre.

L'AUTRE : Foutre en l'air les grands prêtres, chasser une bonne fois pour toutes les marchands du temple et faire déguerpir les Romains, ça ne serait pas du luxe.

L'UN : La violence m'est étrangère.

L'AUTRE : C'est beau et noble, mais bientôt plus personne ne te suivra.

L'UN : Mon royaume n'est pas de ce monde.

L'AUTRE : Justement, si tu veux générer une nouvelle croyance, voire une nouvelle religion, il ne reste qu'un moyen.

L'UN : Lequel ?

Léger temps

L'AUTRE : Le sacrifice. Le martyr.

L'UN : Le martyr de qui ?

L'AUTRE : De toi.

Un temps

L'UN : Ah, je n'avais pas vu les choses ainsi.

L'AUTRE : Tu n'as encore rien vu.

L'UN : Je pensais que la bonté, la charité, l'humilité élèveraient les hommes et les rendraient meilleurs.

L'AUTRE : Quelques-uns peut-être. Mais pour la majorité...

Léger temps

L'UN : Il faudrait donc que je me suicide ?

L'AUTRE : Pas tout à fait. Il faut QU'ON te suicide, qu'on te tue, qu'on t'assassine, pour que les hommes te reconnaissent définitivement comme exemple moral et spirituel à suivre.

L'UN : Tu penses à quoi ?

Léger temps

L'AUTRE : La crucifixion.

L'UN : C'est horriblement douloureux. En plus il faut porter sa croix tout un long chemin. Et être condamné à mort.

L'AUTRE : Pas compliqué. Quelqu'un dit aux grands prêtres que tu complotes contre les Romains. Les grands prêtres ne peuvent plus te sentir, la mise à la porte des marchands du temple les a ulcérés, ainsi que les Romains qui voient en toi un agitateur prêt à toutes les révoltes.

L'UN : Et ce « quelqu'un » serait qui ?

L'AUTRE : Moi !

Un temps

L'UN : Tu ne veux pas qu'on inverse les rôles ? Si on les jouait aux dés ?

L'AUTRE : Tu n'y penses pas. C'est en toi que les gens croient, un petit coup de pouce et tu seras définitivement leur dieu. Moi, tout le monde sait que je suis un pécheur, que j'aime l'argent, la bonne chère, la chair des femmes et tout et tout. Je mourrais pour rien.

L'UN : Tu crois que ça pourrait créer une nouvelle religion ?

L'AUTRE : J'en suis à peu près sûr.

L'UN : Et elle sera bien, cette nouvelle religion ? Les gens s'aimeront, se toléreront, se pardonneront, seront heureux ?

L'AUTRE : Peut-être. Je ne dis pas qu'à la longue, il n'y aura pas là aussi des grands prêtres qui prendront le dessus, organiseront tout pour avoir le pouvoir, protéger les riches et les puissants, et même faire la guerre en ton nom.

L'UN : Alors ?

L'AUTRE : Ca vaut le coup d'essayer. Il restera la pureté de ton message auxquels les hommes parfois pourront revenir. Je connais trois ou quatre scripteurs qui écriront après ta mort tes faits et gestes, et noteront tes pensées.

Un temps

L'UN : J'aime la vie.

L'AUTRE : Je comprends, mais...

L'UN : Et toi, qui te croira ? On sait que nous sommes amis, quasi frères.

L'AUTRE : Je te vendrai pour de l'argent.

L'UN : Combien ?

L'AUTRE : Trente deniers.

L'UN : Tu te moques de moi. Je vaudrais plus que ça.

L'AUTRE : Trente deniers, c'est pour la façade. Pour qu'on croie que je ne suis qu'un pauvre type. En fait, les grands prêtres sont prêts à me verser trente mille deniers.

L'UN : Je comprends mieux. Quand même tu t'es attribué le beau rôle !

L'AUTRE : Tu crois ? Mon nom va être honni, je vais être obligé de fuir, de me cacher. Tout le monde voudra ma peau. Il faudra que je me serve du cadavre d'un pauvre vieux mendiant qui me ressemble pour qu'on croie que je me suis suicidé afin d'expier l'ignominie de mon crime. Mes enfants devront changer de nom. Et moi pour toujours je serai le traître, le salaud, l'immonde, le damné (car j'irai chez Satan).

L'UN : Vu comme ça... Et tu ne crois pas que... ?

L'AUTRE : Dieu, ton père soi-disant, pourrait t'aider ? Tu le connais, il est pire que Pilate. Il n'a jamais voulu se mêler de rien. C'est toi qui, par ton sacrifice, apportera l'amour et la charité.

Un long temps

L'UN : Mon ami, mon frère, j'ai peur que tu aies raison... Mais que la décision est difficile à prendre...Tu te souviens quand on pêchait (pêchait à la ligne je veux dire) au bord du Jourdain. Marie-Madeleine venait nous apporter des provisions, on déjeunait sur l'herbe, et ensuite on faisait des galipettes

L'AUTRE : Je me souviens, Jéjé.

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassent. Puis L'AUTRE se redresse

L'AUTRE : Non, ce n'est pas toi qui dois m'embrasser. C'est moi qui te donnerai le baiser du traître.

Il s'en va

L'UN : Va me trahir alors, l'Isariote. Et que notre destin s'accomplisse. Après tout, ce n'est pas rien de changer le monde. Pourvu que ça serve à quelque chose !

Et L'UN reste seul, l'air rêveur, puis peu à peu divin...

Théâtre

(extraits de « Mitologies »)

UNE VIEILLE HISTOIRE

Un homme et une femme, jeunes, dans une sorte de jardin. Ils sont nus, ou alors vêtus d'un vague pagne en peau de bête.

ELLE : T'as pas fait ça ?

LUI (*il a encore la bouche pleine*): Choui

ELLE : Tu pouvais pas te retenir ?

LUI : Non

ELLE : Elle était bonne au moins ?

LUI : Dégueulache.

ELLE : C'est bien fait

LUI : Pourrie. Pleine de petits serpents à l'intérieur.

ELLE : Ca s'appelle des vers. Puisque tu en parles, c'est le Reptile qui t'a convaincu ?

LUI (*il a fini de déglutir*): Oui

ELLE : Je t'avais dit de te méfier de lui. Il ne raconte que des mensonges.

LUI : Des beaux mensonges

ELLE : Et tu l'as cru ?

LUI (*signe de tête positif et coupable*) :

ELLE : Qu'est-ce qu'il disait ?

LUI : Qu'on pourrait sortir de ce parc fermé, que, passé les grilles, tout était beau, qu'il y avait des animaux partout, et plein d'autres personnes comme nous.

ELLE : Des femmes surtout.

LUI : Euh...

ELLE : Tu parles, je te connais: je suis obligée de cacher nos filles pour pas que tu leur courres après.

LUI : C'est pas vrai.

ELLE : Rien qu'un peu. Pauvre Kahine, pauvre Abela, quel père elles ont !

LUI : C'est normal d'avoir envie de connaître d'autres pays, de rencontrer d'autres gens qui nous ressembleraient.

ELLE : En attendant le Vieux va pas être content. IL va nous flanquer dehors.

LUI : Je m'ennuie ici.

ELLE : C'est pas une raison. Tu pouvais demander une permission de sortie, un jour ou deux, pour voir comment c'est de l'autre côté du parc.

LUI : IL me l'aurait accordée, tu crois ?

ELLE : IL n'est pas si méchant qu'il en a l'air. T'aurais dû implorer sa bonté, sa générosité. Alors que là. T'approcher de l'Arbre interdit, goûter son Fruit.

LUI : Même pas bon.

ELLE : En plus. Qu'est-ce que j'ai fait au Ciel pour être doté d'un connard pareil !

Autre lieu, vaguement céleste. Deux autres voix se font entendre (sans qu'on voie leurs locuteurs). L'une très grave, très profonde, très vieillard autoritaire à longue barbe blanche, l'autre sifflante, persiflante, ricanante.

VOIX GRAVE : T'as réussi ton coup, sale reptile.

VOIX SIFFLANTE : L'être humain ne pourra jamais s'empêcher de pécher !

VOIX GRAVE : Tu mériterais que je t'écrase.

VOIX SIFFLANTE : Impossible, Vieux : je rampe plus vite que toi.

VOIX GRAVE : Tous mes plans sont anéantis.

VOIX SIFFLANTE : Je me love de plaisir.

VOIX GRAVE : Ne crois pas avoir triomphé. Je savais qu'ils croqueraient du Fruit. Mais j'avais misé sur la femelle.

VOIX SIFFLANTE : Vieux phallocrate.

VOIX GRAVE : Avec la femme, c'était gagné : tentatrice, perverse, surnoise, sorcière, nymphomane, tout le monde y aurait cru.

VOIX SIFFLANTE (*imitant une voix de « tapette »*): C'est pas de ma faute si je préfère les mâles.

VOIX GRAVE : Tout était bâti sur l'homme : le Sauveur, mon Jésus, mon Fils, comment je vais faire maintenant ?

VOIX SIFFLANTE : Tu te créeras une Jésus. La Fille de Dieu, ça a de la gueule, non ?

VOIX GRAVE : Parce que tu connais mes plans ?

VOIX SIFFLANTE : J'ai un très bon service de renseignements.

VOIX GRAVE : Marie, l'Immaculée Conception, les apôtres...

VOIX SIFFLANTE : Les apôtresses.

VOIX GRAVE : Faut que je change tout. Et la croix ?

VOIX SIFFLANTE : Super, la croix. Jésus avec juste un petit pagne, et une sacrée paire de nichons en haut. Les enfants de chœur se branleront devant la Crucifixion.

VOIX GRAVE : Tu es immonde.

VOIX SIFFLANTE : Un autre monde, c'est tout. T'es le Vieux, qui a pouvoir sur tout, ou t'es simplement vieux ?

VOIX GRAVE : Tais-toi, il faut que je réfléchisse. En attendant, je vais les foutre dehors, ça me calmera les nerfs.

Dans un paysage aride et désolé, ELLE et LUI se traînent en portant des sacs informes.

ELLE : Je ne sais pas si tu t'ennuyais dans notre Parc, mais là c'est pas le paradis. Des terres sèches, sans arbres, un soleil transperçant. Tu rêvais d'autres femmes. Tu les as vues, squelettiques, décharnées, crevant de faim. Les seuls campements qu'on a rencontrés nous ont jeté des pierres. Nos semblables, nos frères ! En plus, je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais Abela ne peut plus supporter sa sœur Kahine : ça va mal finir, mais tu ne te rends compte de rien.

Retour au lieu vaguement céleste. La voix grave et la voix sifflante continuent leur dialogue.

VOIX SIFFLANTE : Alors, Vieux, t'as résolu ton problème ? Tu te résous à la Fille de Dieu ?

VOIX GRAVE : Ca complique tout.

VOIX SIFFLANTE : Ca complique quoi ?

VOIX GRAVE : L'Histoire.

VOIX SIFFLANTE : Les préjugés de l'Histoire. Si tu donnais le bon exemple, tout le reste suivrait. Moïse serait Moïsette, Noé Noëlle, Pierre Pierrette, etc. Y a que du mâle dans ta Bible. Et les concurrents seraient obligés d'en faire autant : Mahomette, Bouddhatte.

VOIX GRAVE : Je croyais que tu préférerais les hommes ?

VOIX SIFFLANTE : Non, j'aime personne. Toi, t'es quoi au fait, comme sexe ?

VOIX GRAVE : Je suis au-dessus de ça.

VOIX SIFFLANTE : Sauf quand tu vas enculer des anges le vendredi soir à la bergerie ?

VOIX GRAVE : Salaud, tu m'as vu ?

VOIX SIFFLANTE : Je me faufile partout, tu devrais le savoir.

Un temps

VOIX GRAVE : Tu crois que ce serait vraiment mieux avec la fille de Dieu ?

VOIX SIFFLANTE : Homme ou femme, l'être humain ne vaut pas grand-chose.

VOIX GRAVE : J'ai merdé dans les ingrédients.

VOIX SIFFLANTE : Mais au moins, ça nous changerait ; on s'ennuierait plus pendant deux mille ans.

VOIX GRAVE : Faut que je réfléchisse encore.

A nouveau ELLE et LUI dans une sorte de grange misérable et délabrée. LUI est allongé sur une paille, une bouteille et un verre près de lui. ELLE rumine.

ELLE : On a enfin un toit au-dessus de la tête – si on peut appeler ça un toit ! « Charité » d'un riche propriétaire qui nous fait trimer du matin au soir dans ses champs, tout ça pour nous abriter et nous donner des épluchures à manger comme des chiens. Et en plus je dois lui ouvrir les cuisses pour qu'il ne nous jette pas dehors. Mais je ne l'intéresse plus, il lorgne sur nos filles maintenant. (*Vers LUI*) Tu t'en fous, toi, poivrot, pourvu qu'il te donne du mauvais vin et que tu sombres chaque soir dans l'ivresse.

LUI (*grognant indistinctement*) : Weuh

ELLE : Je n'ai rien à attendre de toi. Finis ton verre, Adam.

LUI (*ouvrant un œil*) : Je ne pensais pas qu'on descendrait si bas ! Pardon.

Il tombe dans un coma éternel.

Deux autres voix dans la maison du riche bourgeois. Voix de jeunes filles. On reconnaîtra bientôt leurs propriétaires.

VOIX 1 : Je n'en peux plus, Kahine. Tu n'arrêtes pas de lui faire de l'œil, de l'exciter.

VOIX 2 : C'est faux. Et simplement pas de ma faute si je suis plus belle que toi, Abela.

VOIX 1 : Tu as eu tous les dons du ciel, et moi aucun. Est-ce vrai qu'il a promis de t'épouser, le proprio, et de te léguer ensuite toute sa fortune ?

VOIX 2 : C'est vrai. Mais je ne suis pas mauvaise, Abela. Je lui demanderai de vous protéger, toi et maman, et de vous donner une meilleure vie.

VOIX 1 : Je ne veux pas de ta pitié, Kahine. Je te hais depuis ta naissance. Meurs, enfant trop gâtée ! (*Abela tue Kahine*) Zut, qu'est-ce que j'ai fait ? Je risque de le regretter toute ma vie. Finalement, j'étais aussi conne que mon pauvre père !

Lieu vaguement céleste.

VOIX GRAVE : Tout m'échappe, j'ai l'impression. Adam mange la pomme, Abela tue Kahine... Je ne contrôle plus rien. Je vais me contenter d'assister de loin aux événements, je laisserai dire que c'est le Destin.

VOIX SIFFLANTE (*on sent que le Reptile vient d'arriver*): Ouah, comme tu as changé, le Vieux ! Tu t'es mis une belle robe, comme les belles dames, tu as coupé ta longue barbe blanche... Tu veux changer de genre ?

VOIX GRAVE : Non, j'essaye de voir ce que ça donne.

VOIX SIFFLANTE : Et comment doit-on t'appeler maintenant ? Déesse ?

VOIX GRAVE : Non, ça fait femme de Dieu. Appelle-moi Dieue, avec un « e » au bout.

VOIX SIFFLANTE : Ah ! Les bottes de sept dieues, moi ça me va.

VOIX GRAVE : J'ai retourné le Miroir. (*Aparté*) En fait, j'ai rien retourné du tout, mais il faut quand même que les gens continuent à croire en ma toute puissance.

VOIX SIFFLANTE : Alors, ouvrez le rideau, je sens qu'on va se marrer.

VOIX GRAVE : Espérons

Dans le désert, ELLE, seule, marche.

ELLE : A nouveau l'exode, la fuite, l'incertitude. Je n'en finis pas de pleurer la mort de Kahine, mais je crois qu'Abela a compris l'horreur de son geste, et deviendra meilleure. Elle est partie expier son crime en d'autres terres, et faire le bien autour d'elle. Et moi, je marche, je marche. Peut-être y a-t-il après tout une meilleure terre devant moi, un pays où je pourrai au moins me reposer. Et puis cette prophète m'a parlé l'autre jour de la Fille de Dieu qui viendra nous donner une raison d'aimer. Dois-je y croire ? Les rêves sont sans doute le seul moyen de traverser la nuit... Mais pourquoi est-ce si cruel d'espérer ?

ELLE continue d'avancer

J'EXPIRE

Deux jeunes gens dans une chambre, et dans un lit. La jeune femme se réveille et secoue son compagnon.

ELLE : Réveille-toi. C'est l'heure.

LUI : Déjà ? Il y a du monde ?

ELLE : Plus que jamais.

LUI : Ca va nous rapporter.

ELLE : Avec ce qu'on doit donner à Mercatio et à nos deux familles, pas tant que ça.

LUI : J'en ai assez qu'on reverse à nos familles. Leur rôle est secondaire dans l'histoire.

ELLE : Oui et non. Ils vieillissent, ils mourront avant nous... Mercatio...

LUI : Quoi, Mercatio?

ELLE : Mercatio voudrait qu'on fasse une séance de plus dans la journée.

LUI : On va périr de fatigue.

ELLE : Rappelle-toi que normalement on devrait être morts.

LUI : Encore heureux qu'il soit mort, lui, l'auteur.

ELLE : Jamais vu un grippe-sous pareil. Il nous aurait laissés sur la paille.

LUI : Avec un esprit aussi mesquin, je ne comprends pas comment il a pu écrire ce qu'il a écrit. En plus, il nous a fait vivre un siècle avant lui, alors qu'on était ses contemporains. Et qu'il a tout pris dans le journal local. Les rixes incessantes entre nos deux familles. Notre histoire. Pour la fin, il a brodé.

ELLE : Ce n'est pas de notre faute si on n'est pas morts. (*Un temps*) Tu sais que la rumeur prétend qu'il n'a pas écrit lui-même ce qu'il a écrit.

LUI : Ca ne m'étonne pas.

ELLE : Seulement, si c'est quelqu'un d'autre, il va se manifester pour toucher sa part.

LUI : Mercatio a dû inventer ce mensonge pour attirer encore plus les foules.

Elle se lève et le pousse à s'habiller

ELLE : Il faut y aller.

LUI : Quelle barbe !

ELLE : Et sois plus convaincant quand tu me parles au balcon. Tu récites ton texte. On ne sent plus l'amoureux.

LUI : Le suis-je encore ?

Ils sortent. Retour quelque temps plus tard.

ELLE : Tu n'as vraiment pas fait d'effort tout à l'heure.

LUI : Les gens n'y ont vu que du feu. Du moment qu'ils savent que nous sommes les vrais personnages.

ELLE : Quand t'es allongé mort, t'es pas obligé de péter quand même.

LUI : Personne n'a rien entendu.

ELLE : Moi, si. Ca donne pas envie de se poignarder pour te suivre dans la tombe.

LUI : De toute façon, dans la réalité on n'est pas morts. Ni Mercatio, ni Lybalt ton cousin.

ELLE : Dans l'histoire, si.

LUI : Pourquoi nous a-t-il fait mourir, ce pisse-copie ?

ELLE : Ca faisait plus tragique.

LUI : En fait le poison ne m'avait pas tué, et toi, le poignard t'a juste entaillée.

ELLE : La pièce a eu un succès monstre. Voyant cela, ton ami Mercatio s'est découvert une vocation d'entrepreneur de spectacles et a eu l'idée de faire connaître les véritables héros en chair et en os. Les amants de Térone, ressuscités !

LUI : Succès monstre aussi. Depuis, on vit là-dessus.

ELLE : Les gens sont bêtes.

LUI : Prêts à tout pour croire aux légendes. Tu te rends compte : Hercule réalisant ses travaux devant plusieurs milliers de spectateurs, Ulysse crevant l'œil du cyclope tous les soirs à 18 heures, qu'est-ce qu'ils auraient touché !

ELLE : Eux sont tranquilles, ils sont morts. Alors que nous...

LUI : On est hélas encore vivants.

ELLE : Ne nous plaignons pas, on en vit bien. Richement, même.

LUI : Mais prisonniers de cette bicoque, de cette ville, de nos familles, de notre histoire.

ELLE : Deux fois par jour une apparition et quelques scènes, ce n'est pas grand-chose.

LUI : Trois fois bientôt, grâce à Mercatio. Pas d'autre représentation ce soir ?

ELLE : Rien jusqu'à demain.

LUI : Je sors.

ELLE : Fais attention qu'on ne te voie pas. Ca ruinerait le mythe.

LUI : Je vais me déguiser, comme d'habitude. Mettre une grande barbe blanche.

ELLE : Te crois pas obligé d'aller courir le guilledou, pour rester fidèle à ta réputation.

LUI : Je serai prudent.

ELLE : Ne revois pas Rosalinde, ma cousine. Elle ne veut pas de toi. (*Un temps*) Tu m'aimes encore un peu ?

LUI : Je ne sais plus. Et toi ?

ELLE : Je ne sais plus non plus. Bonne nuit.

LUI : Bonne nuit.

Il sort.

Le lendemain matin.

Dans la chambre.

ELLE : Tu es rentré bien tard. Et bien saoul.

LUI : J'ai rencontré mon père.

ELLE : Lord Montagne ?

LUI : Lui-même. Il m'a passé un savon. Tu vas détruire l'honneur de notre famille. Et surtout nous ruiner. La guerre avec les Cassoulet pourrait même reprendre.

ELLE : Je sais, mon cousin Lybalt est venu aussi et m'a fait les mêmes reproches.

LUI : On est coincés.

Une journée. Au soir, elle est dans le cabinet de toilette, lui est dans le lit.

LUI : Pourquoi te laves-tu les dents si bruyamment ?

ELLE : Je ne me lave pas les dents bruyamment.

LUI : Si.

Elle rentre dans la chambre.

ELLE : Et toi, pourquoi te cures-tu toujours le nez en lisant ?

LUI : Je ne me cure pas le nez.

ELLE : Rien qu'un peu !

Elle s'installe dans le lit.

ELLE : Pousse toi, je n'ai pas de place.

LUI : C'est toi qui la prends toute... Et mets un pyjama.

ELLE : Il fait trop chaud... T'aimais me voir nue, avant.

LUI : Ta peau était douce et parfumée. J'en connaissais chaque grain. Maintenant, je n'y vois plus que boutons, rougeurs, veinules, comme si j'avais une lunette astronomique à la place des yeux.

ELLE : Poris n'y regarderait pas de si près, lui.

LUI : Alors, va le retrouver.

Ils se tournent le dos et s'endorment.

Un autre soir.

Ils sont au lit. Elle le repousse

ELLE : Tu me tombes dessus, tu m'étouffes.

LUI : Va coucher ailleurs.

ELLE : C'est chez moi ici.

LUI : Les plus gênés s'en vont.

ELLE : Ne ronfle pas au moins.

LUI : Je ronflerai si je veux.

Un temps

ELLE : Qu'est-ce qui nous arrive ? (*Un temps*) Tu te souviens du balcon ? Du vrai balcon. Pas de la mascarade d'aujourd'hui.

LUI : Oui.

ELLE : Tous ces risques qu'on a pris. Cette folie dans nos cœurs. Cette sincérité.

LUI : Le temps passe... L'amour, et le désir, aussi.

ELLE : Il n'avait pas tort de nous faire mourir, le grand Will. Ca nous aurait évité cette survie lamentable.

LUI : Pécuniairement confortable.

ELLE : On devrait peut-être se séparer.

LUI : De quoi vivrait-on ? On n'a jamais travaillé.

ELLE : On apprendrait. (*Un temps*) Ca fait combien ?

LUI : Sept ans.

ELLE : On était trop jeunes. Il va falloir grandir. (*Un temps*) Si on avait un enfant ?

LUI : Un autre fil à la patte, ça arrangerait quoi ?

ELLE : Dors. A 10 h, demain matin, première séance.

Nuit.

Plusieurs matins plus loin.

ELLE : Nous ne pouvons pas continuer à faire semblant. De nous aimer, alors que ce n'est plus le cas. D'être morts, alors que nous sommes restés en vie. Nous sommes devenus les mauvais acteurs de notre histoire. Les gens commencent à s'en rendre compte. Il y a de moins en moins de public. A la dernière séance hier soir, ils n'étaient plus beaucoup sur la place.

LUI : Tu as raison, on va finir par tout perdre.

ELLE : Partons découvrir le vaste monde. Térone n'est pas tout.

LUI : Ca va être difficile.

ELLE : Il n'y a pas d'autre solution Partons sans rien dire à personne. Ils essaieraient tous de nous retenir. On tâche de rester en contact malgré tout.

LUI : On essaye.

ELLE : Bonne chance, mon ancien amour.

LUI : Bon courage, ma passion perdue.

Ils s'en vont chacun de leur côté...

Beaucoup d'années plus tard, on retrouve ELLE dans la même chambre, Elle a pris quelques rides... et un certain nombre de kilos. On frappe à la porte. Elle ouvre. Un homme d'âge bien mûr apparaît. Réelle barbe quasi blanche... et pas mal de bide.

ELLE : Toi ?

LUI : Moi.

ELLE : Comment as-tu su que j'étais ici ?

LUI : J'ai appris que toute ma famille était morte. J'ai voulu revenir sur leur tombe... Et je suis passé voir...

ELLE : Les miens ont disparu également. Du coup, j'ai hérité de la maison. Notre ancienne maison... (*Un temps*) Tu avais promis de donner des nouvelles !

LUI : J'étais parti très loin. Fait des tas de boulot. Ai eu les mains calleuses et le dos cassé. La vie, à ce qu'on dit.

ELLE : J'ai beaucoup voyagé aussi... Suis devenue servante, lingère, ai même failli finir dans un bordel. (*Un temps*) Et...Tu as connu... ?

LUI : D'autres amours ? Oui. J'ai même retrouvé Rosalinde à l'autre bout du monde.

ELLE : Ton ancien rêve avant moi.

LUI : On s'est mariés. Un vrai cauchemar. Quittés très vite.

ELLE : J'ai aussi rencontré Poris un jour en France. Même fiasco. Il m'a juste permis d'échapper à la maison close. (*Un temps*) Toute une vie bien ratée. (*Un temps*) Tu as pensé parfois à moi ? A nous ?

LUI : Bien plus que je ne l'aurais cru.

ELLE : Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

LUI : Je ne savais plus où tu étais. Et puis la honte, sans doute. L'amour-propre. L'orgueil.

Un temps

ELLE : On a changé. J'ai failli ne pas te reconnaître.

LUI : Moi non plus... Térone aussi a changé... (*Un temps*) Une lumière est restée dans tes yeux.

ELLE : Toi aussi.

LUI : Comme si une voix m'avait soufflé : reviens, reviens, là est ton destin.

ELLE : On était liés finalement. Pour le meilleur. Pour le pire.

LUI : Il n'y a plus de touristes ? Plus de gens qui payent pour voir « Les amants de Térone en vrai ».

ELLE : Non. Même pas de musée. Mercatio est parti trouver ailleurs d'autres pigeons. Les Cassoulet sont rentrés dans leur boîte.

LUI : Les Montagne se sont affaissés.

ELLE : Plus que nous deux.

LUI : Avec peut-être encore quelques années devant nous.

ELLE (*tragique soudain*): Hélas, je ne croyais plus en ton retour. Je me suis empoisonnée. J'expire.

Elle tombe dans ses bras.

LUI : Non, je suis là. C'est moi qui vais me poignarder sur ton cadavre.

Il sort sa dague. Elle le retient et se redresse.

ELLE : C'était pour rire. Ca va très bien. Profitons du temps qui reste.

Ils s'embrassent.

LUI : Juliette.

ELLE : Roméo.

LUI : Ce qui nous attend ne va pas faire une histoire exceptionnelle. Aucun dramaturge ne s'intéressera plus à nous.

ELLE : Tant pis. Tant mieux. Nous allons être enfin heureux.

LUI : Nous allons enfin être heureux.

Et Juliette et Roméo furent enfin heureux.